

La conjonction dans la disjonction : Gabriel Widmer, théologien et philosophe en dialogue avec les physiciens

Autor(en): **Benz, Roland**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **63 (2013)**

Heft 2: **Gabriel-Ph. Widmer : dette et reconnaissance**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-514920>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA CONJONCTION DANS LA DISJONCTION

GABRIEL WIDMER, THÉOLOGIEN ET PHILOSOPHE EN DIALOGUE AVEC LES PHYSICIENS

ROLAND BENZ

Résumé

Gabriel Widmer a fondé avec Martin Peter un groupe de dialogue entre théologiens et physiciens intitulé «Esprit scientifique et démarche théologique». Il s'agissait de mesurer les impacts possibles des développements de la physique sur la théologie, tout en évitant deux attitudes souvent à l'œuvre dans ce type de confrontation, le concordisme cherchant à concilier données bibliques et scientifiques, et le séparatisme consommant le divorce entre théologie et sciences. L'hypothèse du groupe était de frayer un chemin vers de possibles conjonctions dans la disjonction entre sciences et théologie. Une tâche qui devait passer par une information mutuelle des partenaires et procéder à un examen recourant à la philosophie, l'épistémologie et l'histoire. Pour Gabriel Widmer, cette quête de conjonction pouvait être repérée dans l'histoire, chez des théologiens, des physiciens et des philosophes, le groupe Interface prenant comme exemples paradigmatiques, Calvin, Newton et Kant. Le présent article résume les aspects de la démarche et ouvre une recherche de conjonction chez d'autres savants modernes, Galilée, Kepler, Einstein, Heisenberg.

1. Introduction

Gabriel Widmer a entrepris depuis 1980 un dialogue avec des physiciens de l'Université de Genève. Ainsi a-t-il fondé en mars 1983 avec Martin Peter, professeur de physique et recteur de l'Université de Genève, Øystein Fischer, professeur de physique, ainsi que Bernard Morel, théologien, un groupe de recherche appelé «Esprit scientifique et démarche théologique» ou également «Interfaces physique-théologie». Ce groupe a réuni régulièrement plusieurs physiciens et théologiens protestants jusqu'en 2006. Ce projet était intégré à la Faculté de théologie protestante de l'Université de Genève et a été subventionné par un fonds privé, ce qui a permis l'engagement d'un assistant pour aider le groupe dans ses recherches¹.

¹ Les assistants furent successivement : Bernard Favier, Éric Schiffer, Stephan Vianu, Christoph Wassermann, Yves Klopfenstein, Yann Greppin, sous la direction des professeurs de théologie systématique Gabriel Widmer, Adrian Gense et Bernard Rordorf.

Un article paru en 1986 dans la présente revue sous le titre : «Une démarche réformée dans le dialogue entre théologiens et physiciens», signé par Martin Peter et Gabriel Widmer², auquel Éric Schiffer, alors assistant du groupe *Interface*, a collaboré, servira de base à cet hommage, ainsi que d'autres articles, notamment ceux parus dans la brochure *Esprit scientifique et démarche théologique*³. L'objectif du groupe y est défini en ces termes :

Dans la société occidentale actuelle qui se déchristianise et s'informatise, le protestantisme repense sa théologie. Après quelques décennies d'interruption, le dialogue doit reprendre entre théologiens réformés et savants.⁴

Je suis heureux de pouvoir rendre hommage, modestement, à ce grand théologien et philosophe que fut Gabriel Widmer, d'une immense culture et perspicacité. Ce d'autant plus que j'ai eu le privilège de participer durant une vingtaine d'années aux travaux du groupe *Interface*. Ce groupe a beaucoup compté pour Gabriel Widmer. C'est qu'il avait la conviction, peut-être en réaction à la conception strictement séparatiste de Karl Barth, que le développement de la physique présentait un changement de paradigme qui ne pouvait être ignoré par les théologiens, ce qui s'était pourtant produit à plusieurs reprises dans l'histoire. Ainsi s'est imposée l'opportunité d'un travail d'information et de compréhension dans la rencontre entre physiciens et théologiens, et pour deux raisons, comme il l'affirme d'entrée dans la «Préface» déjà citée :

1. en théologie, l'intérêt renouvelé pour la théologie de la création et pour les directives éthiques qui en découlent, 2. en physique, les développements de la mécanique quantique et ses apports aux diverses sciences de la nature.

Ce projet comportait une double hypothèse qui devait servir d'idée directrice à l'ensemble des échanges :

– le refus du *concordisme* et du *séparatisme*. Le *concordisme* «s'efforce de concilier les visions bibliques du cosmos et les modèles scientifiques du monde». Il a prévalu «dans l'Antiquité chrétienne et le Moyen-Âge», et se perpétue sous des formes nouvelles dans certains milieux. Le *séparatisme* «préconise la fermeture de la théologie et de la physique sur elles-mêmes». Il s'est imposé depuis Descartes jusqu'à nos jours ;

– la certitude que, «malgré leur *disjonction radicale*, à l'époque moderne, il existe des «lieux de *conjonction* entre théologie et physique» en tant que disciplines, d'une part, «entre les réalités qu'elles étudient», d'autre part⁵.

² M. PETER, G. WIDMER, «Une démarche réformée dans le dialogue entre théologiens et physiciens», *RThPh* 118, 1986, p. 389-406.

³ *Esprit scientifique et démarche théologique. Interfaces physique-théologie*, éd. par l'Université de Genève (Faculté autonome de théologie protestante et Institut de physique), 1985.

⁴ Cité dès la première page de la «Préface», signée Gabriel WIDMER.

⁵ Cf. M. PETER, G. WIDMER, «Une démarche réformée dans le dialogue entre théologiens et physiciens», *op. cit.*, p. 389 sq. (je souligne).

Gabriel Widmer explicitait de la façon suivante les conditions du dialogue :

Si le discours théologique et la réflexion épistémologique en physique se sont progressivement élaborés [...] en recourant de manière diversifiée au « langage spéculatif » ou « métathéorique » d'allure souvent philosophique jusqu'à l'époque moderne, chacun de ces discours [...] pose la question, aujourd'hui plus encore que par le passé, de ses emprunts à un tel langage.

Il ajoutait :

Si la notion de « science » et celle de « théologie », si la définition de l'« objet physique » et celle de l'« objet théologique » n'ont cessé d'être affinées, ne devraient-elles pas être révisées pour tenir compte des innovations de la mécanique quantique et des recentrements de la théologie de la Parole ?

Il précisait enfin que les « conditions et les objectifs du dialogue entre physiciens et théologiens » doivent être modifiés si nécessaire en fonction des révisions apportées⁶.

Ce travail a impliqué la nécessité d'un transfert de connaissance entre physiciens et théologiens, qui s'est notamment traduite par des « cours de physique » donnés aux théologiens. Quant aux théologiens, ils devaient, selon Gabriel Widmer, clarifier l'exigence de conjonctions malgré les disjonctions, en se fondant sur l'histoire des relations entre physique et théologie et sur l'état actuel de la question. Le détour par l'histoire, et aussi par la philosophie, devait être une composante essentielle de l'*Interface*. Il avait pour but de saisir le passage de la science comme *scientia contemplativa* des anciens et des médiévaux à une *scientia activa et operativa*, telle qu'elle a été pratiquée depuis trois siècles. Il s'agissait de comprendre les transitions d'un Dieu mesure de toutes choses, créateur, conservateur, gouverneur, à un Dieu architecte de l'édifice-univers, un Dieu horloger de la machine monde, un Dieu réduit à l'oisiveté, la nature étant devenue sa propre mesure par le fait de l'autonomie des théories scientifiques.

La motivation centrale de la recherche de Gabriel Widmer semble liée à la question de Dieu dans le contexte contemporain, une question qui le préoccupait fortement. On discernait en lui une forme d'inquiétude face à la sécularisation progressive de la foi, déjà exprimée en 1967 : « Tout se passe comme si l'accroissement foudroyant de nos informations sur l'univers et sur l'homme provoquait un affaissement de la connaissance de Dieu »⁷.

Le groupe *Interface* s'était donné un programme avec un catalogue de sujets ou de questions, tels :

« La réalité absolue » ; « Déterminisme et indéterminisme » ; « Est-ce que la mutation profonde de la manière dont nous percevons la nature de notre démarche rationnelle

⁶ *Esprit scientifique et démarche théologique*, op. cit., p. 5.

⁷ G. WIDMER, « Révélation et connaissance », *Bulletin du Centre protestant d'études* 19/2-3, Genève, 1967, p. 3.

affecte fondamentalement la relation de la physique et de la théologie ?»; «Les critères de vérité en physique et en théologie»⁸.

2. Trois témoins historiques de la conjonction dans la disjonction

Pour étudier l'interaction physique-théologie dans l'histoire, d'un point de vue réformé, Gabriel Widmer et Martin Peter convoquent trois personnages, Calvin, Newton et Kant, un théologien, un physicien et un philosophe, afin de repérer chez eux des conjonctions. Ce choix limité représentait probablement, pour Gabriel Widmer, le paradigme des conjonctions recherchées. Pour corroborer les thèses mises en évidence, j'ajouterai pour ma part quelques physiciens, Galilée, Kepler, Einstein et Heisenberg, ici présentés en «contre-points».

2. 1. *Jean Calvin*

Gabriel Widmer discernait dans l'œuvre du Réformateur⁹ une condition de possibilité nouvelle ouvrant à la démarche scientifique. «[Son] programme ne légitimait pas seulement la distinction entre le théologien et le savant, mais aussi le statut spécifique de l'un et de l'autre; en ce sens, il était novateur»¹⁰. Avec les autres Réformateurs, Calvin abandonne l'aristotélisme et congédie toute philosophie comme prolégomènes à la théologie, devenue alors essentiellement biblique. La Parole de Dieu attestée dans la Bible est l'unique voie de salut. Seul le Christ peut en être le médiateur et non plus la nature; en conséquence, la création est vue dans la foi comme une manifestation de la puissance divine et de son action, comme Calvin l'exprime en introduction au commentaire de la Genèse :

Après que le monde a été créé, l'homme y a été mis comme en un théâtre, afin que regardant en haut et en bas les merveilleux ouvrages de Dieu, il adorât en révérence leur auteur. Secondement, toutes choses sont destinées à l'usage de l'homme, afin qu'étant plus obligé à Dieu il s'adonnât et dédiât entièrement à son service. Troisièmement, il a reçu intelligence et raison, afin qu'étant séparé des bêtes brutes il pensât à une meilleure vie, ou plutôt tendît droit à Dieu, dont il portait l'image gravée en lui.¹¹

Dès lors, le cosmos n'est plus l'expression symbolique du monde spirituel. Il est désacralisé puisque «considéré seulement comme le support provisoire

⁸ La question des «Critères de vérité en théologie et en physique» fut abordée lors d'un colloque en septembre 1982, ainsi que dans un article des *Cahiers de l'Institut Catholique de Lyon* (1983), signé E. ASCHER, CH. DUQUOC, B. ESCUDIÉ, G. WIDMER, B. MOREL.

⁹ Il méditait chaque jour un texte de Calvin.

¹⁰ G. WIDMER, *Esprit scientifique et démarche théologique*, op. cit., p. 10.

¹¹ J. CALVIN, «Préface», *Commentaires. Le livre de la Genèse*, Genève, Labor et Fides, 1961, p. 21.

de l'histoire du salut»¹². La création est à habiter comme le lieu de la manifestation de Dieu, «car Dieu, qui est autrement invisible [...], s'est comme revêtu de l'image du monde pour se montrer à nous et se faire visible en elle»¹³. Et Widmer de reprendre : «avant d'en [du cosmos] être son contemplateur, l'homme en est le "gérant", qui, par son travail, doit changer la nature en culture»¹⁴. L'humain est responsable de la création comme le roi d'un royaume qui lui est confié pour le bien de tous, vécu dans l'obéissance au créateur : «l'homme fut ordonné maître et seigneur de la terre, à cette condition qu'il fût toujours le sujet de Dieu»¹⁵. Ainsi «la raison humaine doit être vidée [...] de ses prétentions spéculatives qui la poussent à s'égaliser à Dieu, et se limiter à exercer des fonctions "utilitaires", à contribuer à assurer les conditions de la survie dans l'attente du Royaume de Dieu»¹⁶. La distinction entre le Créateur et sa création, comme celle entre l'humain image de Dieu et les autres créatures, «trace [...] la ligne de démarcation entre la Réforme et l'humanisme : le sentiment de la nature ne peut plus relier immédiatement l'homme à Dieu par les créatures, seule la grâce le peut»¹⁷.

Selon Gabriel Widmer, la conjonction dans la disjonction apparaît chez Calvin à la faveur de sa doctrine de la Providence. Pour Calvin, la Réforme est une action providentielle de Dieu qui restitue l'Évangile authentique et suscite le développement des arts libéraux : droit, économie, médecine, et des arts mécaniques, les métiers dépendants des connaissances physiques. Cette doctrine lui donne l'occasion de condamner l'astrologie judiciaire¹⁸ qui prétend prédire l'avenir et qui entretient la superstition, comme on peut le lire dans l'*Advertissement contre l'astrologie* et dans le *Traité des reliques*. Elle lui permet d'ébaucher un modèle des rapports entre la théologie et les arts libéraux et mécaniques. Dieu est l'auteur de toutes choses et les maintient par sa grâce. «La Providence fournit à l'humanité les moyens pour sauvegarder les choses terriennes d'une totale corruption et pour les faire servir au bien commun et, parmi eux, les arts libéraux et mécaniques», dont les «païens» disposent également¹⁹. «[...] nulle bonne science n'est répugnante à la crainte de Dieu, ni à la doctrine qu'il nous donne pour nous mener à la vie éternelle, moyennant que nous ayons prudence de nous servir des arts tant libéraux que mécaniques en passant par ce monde pour tendre au royaume céleste»²⁰.

¹² G. WIDMER, *Esprit scientifique et démarche théologique*, op. cit., p. 9.

¹³ J. CALVIN, «Préface», op. cit., p. 19.

¹⁴ *Esprit scientifique et démarche théologique*, op. cit., p. 9.

¹⁵ J. CALVIN, *Commentaires. Le livre de la Genèse*, ch. 2, v. 16, op. cit., p. 54.

¹⁶ G. WIDMER, *Esprit scientifique et démarche théologique*, op. cit., p. 9 sq.

¹⁷ G. WIDMER, M. PETER, «Une démarche réformée dans le dialogue entre théologiens et physiciens», op. cit., p. 394.

¹⁸ Expression courante, notamment au XVI^e siècle, pour ce que nous appelons simplement l'astrologie («judiciaire» parce que relative au jugement de Dieu, ici annoncé par les astres).

¹⁹ *Ibid.*, p. 393.

²⁰ J. CALVIN, *Advertissement contre l'astrologie*, in : *CO*, vol. 7, p. 540.

Les sciences humaines et naturelles sont pour la vie terrestre, la théologie pour la vie céleste. Entre elles, ni confusion ni exclusion, mais une conjonction, voulue par l'action providentielle, toutes choses étant présentes à la prescience et à la prévoyance de Dieu, maître de l'espace et du temps. Toutefois, l'action divine demeure secrète du commencement à la fin; visible dans sa manifestation, elle ne peut pas être repérée en tant que telle, au même titre que la prédestination. Ce modèle postule que toute vérité vient de Dieu qui donne sa valeur à chaque science: leur pratique rapproche de Dieu par l'exercice de l'humilité et de la simplicité. Ce modèle a une signification religieuse et garantit la liberté de la recherche.

Cependant, avec Gabriel Widmer et Martin Peter, on peut s'étonner que Calvin n'ait pas accepté le système héliocentrique de Copernic, étant donné sa théorie de l'accommodation selon laquelle Dieu adapte sa révélation aux capacités humaines de compréhension. Il le repousse même avec vigueur, ce qui peut s'expliquer par la crainte de mettre en doute l'autorité de l'Écriture et le sens commun²¹.

Contre-point avec Galilée et Kepler

La nouvelle astronomie a entraîné la nécessité d'inventer une nouvelle physique, contre celle d'Aristote, avec une méthodologie nouvelle, qui mettait en question les apparences et le sens commun. Elle impliquait la mathématisation de la nature, une expérimentation construite à partir de concepts idéalisant le réel, et l'invention d'instruments idoines pour la mesure et l'observation. Ce fut l'œuvre, entre autres, des Galilée, Kepler et Newton. Mais, davantage encore, que la terre ait été chassée du centre du monde pour n'être qu'une planète parmi d'autres détruisait l'ordre symbolique du cosmos pour laisser place à un univers, c'est-à-dire à un monde uniformisé et mathématisable. Quant à l'Écriture, sa véracité était aussi mise en question, puisque la conception héliocentrique impliquait une nouvelle interprétation des récits bibliques, tel celui de Josué arrêtant le soleil sur Gabaon. Le procès perpétré par l'autorité pontificale contre Galilée en 1633 est devenu par la suite le paradigme de l'opposition des autorités ecclésiales aux innovations apportées par les sciences. Il fallait désormais s'affranchir de la tutelle de l'Église pour garantir l'autonomie de la recherche scientifique. Ce changement en astronomie a ainsi impliqué une

²¹ «[...] ne soyons pas semblables à ces fantastiques qui ont un esprit d'amertume et de contradiction, pour trouver à redire par tout, et pour pervertir l'ordre de nature. Nous en verrons d'aucuns si frénétiques, non pas seulement en la religion, mais pour montrer par tout qu'ils ont une nature monstrueuse, qu'ils diront que le soleil ne se bouge, et que c'est la terre qui se remue et qu'elle tourne. Quand nous voyons de tels esprits, il faut bien dire que le diable les ait possédés [...]. Quand on leur montrera une chose noire, ils diront qu'elle est blanche», J. CALVIN, *Commentaire de 1 Corinthiens* (10.19-24), in: *CO*, vol. XLIX, p. 677.

nouvelle représentation du monde, une nouvelle façon de penser aussi, qui ont mis des siècles à être acceptées.

La physique d'Aristote avait mis en théorie le sens commun, qui ne peut concevoir qu'un corps conserve son mouvement sans force motrice. La question posée par le système héliocentrique était celle d'un mouvement de la terre qui ne s'épuise pas et que l'on ne ressent pas. La réponse est venue avec les principes d'inertie et de relativité proposés par Galilée. Or, ces principes ne sont pas le fruit d'une observation. La physique de Galilée procède d'un acte de pensée qui transcende la réalité observable, l'«expérience de pensée», comme on a désigné ce procédé; une physique de l'*a priori*, dit Alexandre Koyré, le grand historien des sciences. Galilée pense le monde dans une forme d'abstraction qui permet ensuite de faire des observations dirigées et de construire des systèmes expérimentaux pour effectuer des mesures quantitatives qui doivent vérifier l'hypothèse.

Quelle conjonction trouver alors dans la disjonction chez Galilée ? À propos du grand livre de la nature, Galilée écrit :

La philosophie [la philosophie naturelle, qui deviendra la physique] est écrite dans ce livre gigantesque qui est continuellement ouvert à nos yeux (je parle de l'Univers), mais on ne peut le comprendre si d'abord on n'apprend pas à comprendre la langue et à connaître les caractères dans lesquels il est écrit. Il est écrit en langage mathématique, et les caractères sont des triangles, des cercles, et d'autres figures géométriques, sans lesquelles il est impossible d'y comprendre un mot. Dépourvu de ces moyens, on erre vainement dans un labyrinthe obscur.²²

Les deux livres de référence, la nature et la Bible, doivent être distingués, ce qu'il résume dans cette célèbre phrase : «L'intention du St Esprit est de nous enseigner comment on va au ciel et non comment va le ciel»²³. Dans sa lettre à Christine de Lorraine, Galilée insiste sur la nécessité de ne pas en rester à une lecture littérale de l'Écriture, notamment lorsqu'elle se trouve en contradiction avec les lois de la nature :

[...] l'Écriture Sainte et la nature procèdent également du Verbe divin, celle-là dictée par l'Esprit-Saint, et celle-ci exécutrice parfaitement fidèle des ordres de Dieu; or, alors qu'il est convenu que les Écritures, pour s'adapter aux possibilités de compréhension du plus grand nombre, disent des choses qui diffèrent beaucoup de la vérité absolue, du fait de leur genre et de la signification littérale des termes, la nature au contraire se conforme inexorablement et immuablement aux lois qui lui sont imposées sans en franchir jamais les limites et ne se préoccupe pas de savoir si ses raisons cachées et ses manières d'opérer sont à la portée de nos capacités humaines.²⁴

Protestant, contemporain de Galilée, Kepler pousse encore plus loin la nouvelle physique, puisqu'il rompt avec la figure circulaire, symbole de la

²² GALILÉE, *L'Essayeur*, Paris, Les Belles Lettres, 1980, p. 141.

²³ GALILÉE, «Lettre à M^{me} Christine de Lorraine, Grande-Duchesse de Toscane», *Revue d'histoire des sciences* 17/4, 1964, p. 346.

²⁴ *Ibid.*, p. 343.

perfection qui, selon les Anciens, pouvait seule convenir aux mouvements des astres vu leur nature céleste. Prenant au sérieux les observations de son maître Tycho Brahe, il montre que la trajectoire des planètes est elliptique. Et pour maintenir la stabilité du ciel, il met au point la fameuse loi des aires, qui revient à poser la conservation du moment cinétique malgré la variation de la vitesse linéaire. Il ne renonce pas à la perfection du ciel.

Pourquoi Dieu, en créant le monde, a-t-il établi les différences entre le courbe et le droit ainsi que le sens noble du courbe ? [...] Parce que l'architecte le plus parfait devait nécessairement créer une œuvre de la plus grande beauté [...], Dieu a choisi dès l'origine le courbe et le droit pour inscrire dans le monde la divinité de Créateur.²⁵

Dieu, le grand architecte, a fait le monde de façon géométrique et mathématique, et la tâche du savant est de le déchiffrer et de glorifier Dieu d'avoir pu le montrer par ses lois. Galilée et Kepler développent ici des attitudes qui s'inscrivent dans la même perspective que celle de Calvin, dans la mesure où ils opèrent une claire distinction entre théologie et physique, qu'ils manifestent l'autonomie de la démarche scientifique, et qu'ils veulent rendre gloire à Dieu par leur œuvre.

2. 2. *Isaac Newton*

Célébré comme un nouveau messie, inventeur du calcul différentiel et intégral, auteur des lois fondamentales de la dynamique et de la loi de la gravitation universelle, Newton scelle définitivement le lien entre la terre et le ciel des astres. En conséquence, il n'y a plus qu'une physique pour une matière homogène, en tout lieu et en tout temps. L'univers uniformisé et infini, l'espace géométrisé, unis à la matière granulaire, remplacent l'image antique et médiévale d'un cosmos fini et hiérarchisé, et d'une matière aux formes substantielles. Désormais, la mécanique de Newton régit les mouvements par des lois universelles dans un univers homogène. Selon Widmer et Peter, le mécanisme

jette [...] les bases du modèle séparatiste et justifie [...] l'opposition de la nature soumise à des lois connaissables et vérifiables, et du supranaturel soumis à l'arbitraire du miracle. [Mais] Newton opère une révolution dans la révolution mécaniste : il refuse le dualisme cartésien de la pensée et de l'étendue et donc le modèle séparatiste. Certes, le discours scientifique est autonome, mais il n'est pas exclusif d'une reprise réflexive aux niveaux philosophique et théologique. Newton distingue le statut épistémologique de la science de celui de la religion. Il cherche, cependant, à montrer en quoi sa mécanique postule, aux niveaux de sa reprise philosophique et théologique, les doctrines de la création et de la Providence.²⁶

²⁵ J. KEPLER, *Mysterium cosmographicum*, cité par W. Heisenberg, *La nature dans la physique contemporaine*, Paris, Gallimard, 1962, p. 90 sq.

²⁶ G. WIDMER, M. PETER, «Une démarche réformée dans le dialogue entre théologiens et physiciens», *op. cit.*, p. 396 sq.

Comment s'exprime alors la conjonction dans la disjonction chez ce grand savant ? Pour lui, la force de la gravitation universelle, à propos de laquelle il ne formule pas d'hypothèse, est «hyperphysique» parce qu'elle n'est pas une propriété de la matière, mais une action divine unifiant les particules de la matière. «Dieu est un seul et même Dieu partout et toujours. [...] Tout est mù et contenu dans lui, mais sans aucune action des autres êtres sur lui»²⁷. Dieu est nécessaire à la conservation du monde dont l'énergie s'épuise et dont l'ordre se dérègle, par exemple la perturbation des trajectoires des planètes que Dieu corrige. Le titre de sa grande œuvre, *Philosophiae Naturalis Principia Mathematica* [*Principes mathématiques de la philosophie naturelle*], témoigne bien de son projet, celui de donner des lois mathématiques sans avoir la prétention d'expliquer la raison de ces lois. «J'ai expliqué jusqu'ici les phénomènes célestes et ceux de la mer [les marées] par la force de la gravitation, mais je n'ai assigné nulle part la cause de cette gravitation»²⁸. Il conçoit un espace et un temps absolus qui sont des propriétés de l'action divine. Le temps est vu comme l'*actuarium Dei*, le lieu de son action dans le monde, et l'espace comme le *sensorium Dei*, le lieu de sa perception. Dieu est omniprésent ou, mieux dit, tout lui est présent.

Newton récuse la conception cartésienne de la matière autarcique et d'une action à distance se transmettant par les chocs de particules en mouvement. En même temps, il a consacré une grande partie de ses recherches à l'alchimie, inspiré qu'il était par sa conception de la structure granulaire de la matière; celle-ci pouvait se transformer, d'où sa recherche de la transmutation du plomb en or²⁹.

Newton est à la fois scientifique, philosophe et théologien, assignant des rôles complémentaires et distincts à chaque compétence. Ainsi, le savant peut-il établir les lois physiques des phénomènes sans recourir à Dieu, le philosophe justifier le caractère raisonnable des notions de Création et de Providence, et le théologien interpréter le sens des Écritures, notamment des prophéties et de l'apocalyptique.

On peut s'interroger sur la pertinence de la conjonction élaborée par Newton. La Providence divine maintient le monde et même le corrige, mais n'est-il pas en train d'instrumentaliser la Transcendance pour expliquer l'inexplicable ? Avec lui,

la science nouvelle n'est pas intrinsèquement athée; elle est religieusement neutre, parce qu'elle est épistémologiquement et méthodologiquement autonome; elle n'est

²⁷ I. NEWTON, *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* (tr. par feu Madame la Marquise du Chastellet), Paris, Dessaint & Saillant, 1759, t. II, p. 179; en éd. numérique: http://classiques.uqac.ca/classiques/newton_isaac/principes_math_philo_naturelle/principes_philo_naturelle_t2.html

²⁸ *Ibid.*

²⁹ W. NEWMANN, «Newton et la transmutation des métaux», *La Recherche* 416, 2008, p. 35.

conjointe à la philosophie et à la théologie qu'au moment où le philosophe et le théologien Newton réfléchit sur ses présupposés.³⁰

La conjonction s'effectue dans sa personne sans contradiction.

Les successeurs continentaux de Newton, sous l'influence du cartésianisme, prennent la part scientifique de son héritage. Du coup, la force d'attraction est une propriété de la matière. L'univers se suffit à lui-même, puisque l'horloger qui l'a conçu et construit l'a doté de lois et d'énergie pour fonctionner de façon autonome.

Contre-point avec Albert Einstein

Einstein reprend la théorie de Newton et la transforme radicalement, tout en l'incluant. Inutile de présenter Einstein. Toutefois, une remarque s'impose. Ses deux théories de la relativité, «restreinte» (1905) et «générale» (1916), sont des constructions théoriques, des formes d'*expériences de pensée*, à l'instar de celles de Galilée. Einstein les a élaborées sans référence à des résultats expérimentaux préalables³¹. Il était plutôt troublé par une incohérence entre la mécanique de Newton et la théorie de l'électromagnétisme telle que Maxwell l'avait condensée en quatre équations célèbres. Il donne raison à cette dernière, d'où il ressort que la vitesse de la lumière est un invariant quel que soit le référentiel d'observation³². Pour fonder sa théorie de la «relativité générale», Einstein pose l'équivalence de la masse inertielle dans un référentiel accéléré et celle de la masse gravitationnelle. Et il supprime la notion de force de gravitation à la faveur de la courbure de l'espace-temps. À partir de cette théorie, une nouvelle science est apparue, la cosmologie, non plus en tant que théorie spéculative mais comme modèle physique de l'univers, ainsi la fameuse théorie dite du *big-bang*.

Quelle est la conjonction dans la disjonction propre à Einstein ? En réaliste rationaliste, Einstein est habité par une conviction : le monde est harmonieux et mathématique en soi. «Sans la croyance qu'il est possible de saisir la réalité avec nos constructions théoriques, sans la croyance en l'harmonie interne de notre monde, il ne pourrait y avoir de science»³³. On retrouve les idées de Kepler, mais sans la louange. Pour Einstein, il suffit de penser le monde rationnellement, c'est-à-dire mathématiquement, pour le connaître. Et cela lui a réussi !

³⁰ G. WIDMER, M. PETER, «Une démarche réformée dans le dialogue entre théologiens et physiciens», *op. cit.*, p. 399.

³¹ L'expérience de Michelson et Morley faite entre 1881 et 1887 à l'aide d'un interféromètre avait montré que la vitesse de la lumière ne subissait aucune modification due à la vitesse d'entraînement de la terre.

³² Affirmer «tout est relatif» au nom de la théorie de la relativité est un contresens, puisqu'Einstein cherchait à construire une théorie de l'invariant sous les variations dues à des perspectives différentes.

³³ A. EINSTEIN, *Évolution des idées en physique*, Paris, Payot, 1974, p. 276.

Mais c'est aussi au nom de cette posture philosophique – Heisenberg parle dans son cas de «réalisme dogmatique»³⁴ – qu'il a refusé la théorie quantique, avec son fameux «Dieu ne joue pas aux dés» ! Einstein était résolument déterministe, et sa «foi» liée à ses présupposés philosophiques. «Je crois au Dieu de Spinoza qui se révèle dans l'ordre harmonieux de ce qui existe, et non en un dieu qui se préoccupe du sort et des actions des êtres humains»³⁵, et : «je soutiens vigoureusement que la religiosité cosmique est le ressort le plus fort et le plus noble de la recherche scientifique»³⁶. Cette religion cosmique est une croyance, non justifiable, en un ordre qui suscite l'élan de le connaître. «C'est le sentiment religieux cosmique qui donne à un homme de telles forces»³⁷. Pour Newton, Dieu venait compléter ce qui restait inexplicable ; pour Einstein tout doit s'expliquer rationnellement dans un monde rationnel formé par un Dieu rationnel immanent.

2. 3. *Emmanuel Kant*

La question fondamentale de Kant est celle-ci : comment une science est-elle possible ? Kant critique les prétentions des rationalistes cartésiens et des empiristes. «Les rationalistes n'ont pu parvenir à comprendre comment la nature était intelligible et les empirismes n'ont pu expliquer comment la raison se dégageait de la sensation ou de l'action. Kant, conscient de cette double difficulté, a refusé à la fois le rationalisme pur qui néglige le donné et l'empirisme strict qui néglige le pensé»³⁸. Sans renoncer à l'universalité et à la nécessité, Kant opère un renversement. C'est la révolution copernicienne de la pensée : l'analyse va partir «des usages théoriques et pratiques de la raison»³⁹. Ce n'est plus l'esprit humain, ici, qui tourne autour des objets pour y chercher des principes de raison suffisante, mais les objets de la connaissance sont rapportés à l'esprit, et Kant y fera voir que «l'entendement est [...] la source des lois de la nature [...]»⁴⁰. Kant montre que toute connaissance est déterminée par la nature de notre faculté de connaître et les *a priori* qu'elle met en œuvre (le temps, l'espace, les catégories, etc.), mais il ne peut être considéré comme un simple idéaliste : «Il faut [...] que la raison se présente à la nature tenant,

³⁴ W. HEISENBERG, *Physique et philosophie*, Paris, Albin Michel, 1961, p. 91.

³⁵ A. EINSTEIN, Réponse au rabbin Herbert S. Goldstein en avril 1929 qui lui demandait «Croyez-vous en Dieu ?».

³⁶ A. EINSTEIN, M. BESSO, *Correspondance 1903-1955*, Paris, Hermann, 1972, p. 389sq.

³⁷ *Ibid.*, p. 389.

³⁸ J. BRUN, *Les vagabonds de l'Occident*, Paris, Desclée, 1976, p. 115.

³⁹ G. WIDMER, M. PETER, «Une démarche réformée dans le dialogue entre théologiens et physiciens», *op. cit.*, p. 399.

⁴⁰ E. KANT, *Critique de la raison pure*, Paris, P.U.F. (9^e éd.), p. 143.

d'une main, ses principes [...], et de l'autre, l'expérimentation [...] pour être instruite par elle»⁴¹.

Dépassant les «rationalistes» et les «empiristes», et s'articulant aux «usages de la raison», Kant va poser «la science sur son fondement et la croyance sur le sien»⁴², chacun ayant ses «conditions de possibilité propres» et son ordre propre : un ordre différent (à expliciter et dont dire le «transcendental» ou les lois qui y président), mais un ordre de la raison à chaque fois (une raison diversifiée dans ses usages). Dès lors, concluent Gabriel Widmer et Martin Peter, «le point de conjonction des sciences et de la théologie dans leur disjonction se situerait [...] dans l'examen de leurs conditions de possibilité, dans le domaine de la "pensée transcendante"»⁴³.

Le savoir scientifique est incapable de se prononcer sur l'existence de Dieu, Dieu étant «hors de toute intuition, étant supra-sensible, et hors de toute catégorie, étant supra-intelligible. L'idée de Dieu n'est pas constitutive de la raison, mais seulement régulatrice de son usage pratique comme celles du moi et du monde»⁴⁴. La raison croit à des relations entre le sensible et le suprasensible. Ainsi l'univers fonctionnerait-il comme s'il était pensé et produit par une raison analogue à la raison humaine, mais inconditionnée. Kant restitue à la raison sa dignité en la rendant consciente de sa double possibilité : celle de s'autolimiter dans son usage théorique, et celle d'élargir ces limites dans son usage pratique.

«Kant applique [...] son modèle de la conjonction dans la disjonction à son projet : rendre le christianisme fiable dans la modernité, dont l'une des instances est la science et l'autre la morale. Les modèles concordistes et séparatistes ne résistent pas à la critique»⁴⁵. Kant pose des limites à la raison face à une «science athée, dont les prétentions totalitaires doivent être contrôlées pour éviter l'abolition de la science par elle-même et l'abrogation de la morale par la technocratie»⁴⁶.

Même si le philosophe avait déjà douté des capacités de l'intelligence à connaître l'essence des choses à partir de leurs causes premières et finales, il croyait néanmoins à l'idéal d'une science universelle, déterministe et objective, identifiée à la théorie newtonienne, science définitive pour lui, avec comme *a priori* de l'entendement : l'espace et le temps absolus, la causalité, voire la gravitation universelle. Or, déjà avec la physique du XIX^e siècle, notamment avec la thermodynamique imposant l'irréversibilité du temps, ces *a priori* avaient été remis en question, mais ils le seront davantage avec les théories physiques du XX^e siècle.

⁴¹ *Ibid.*, p. 17.

⁴² G. WIDMER, M. PETER, «Une démarche réformée dans le dialogue entre théologiens et physiciens», *op. cit.*, p. 399.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*, p. 400.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 402.

⁴⁶ *Ibid.*

Contre-point avec Werner Heisenberg, critique de Kant

Avec la mécanique quantique, tout est chamboulé ; le monde micro-physique est régi par des lois totalement différentes de celles du macro-monde, avec des surprises, tels les comportements paradoxaux : la dualité onde-corpuscule, la quantification des grandeurs physiques (énergie, moment cinétique etc.), la non-séparabilité, etc.

Werner Heisenberg, un des fondateurs de la mécanique quantique, a aussi mené une réflexion philosophique profonde sur la démarche scientifique⁴⁷. Ce physicien génial, prix Nobel de physique à l'âge de 32 ans, se situe dans la ligne de l'idéalisme de Kant, mais en modifiant radicalement le caractère absolu de ses *a priori*. «Il semble qu'avec la physique moderne, le concept central de jugements synthétiques *a priori* ait été complètement annihilé par les découvertes de notre siècle»⁴⁸. Les deux théories de la relativité d'Einstein ont en effet détruit les concepts d'espace et de temps absolus de Newton, qui étaient les formes *a priori* de l'intuition pure de Kant. De plus, «la loi de la causalité n'est plus appliquée en mécanique quantique et la loi de conservation de la matière n'est plus vraie pour les particules élémentaires»⁴⁹. La loi de causalité, qui représente pour Kant la règle de base du travail scientifique, est aussi renversée. En effet, nous observons des phénomènes qui se produisent sans cause, comme l'émission spontanée et imprévisible d'une particule par le noyau d'un atome de radium, dont nous ne pouvons que donner une probabilité moyenne. Une incertitude intrinsèque est liée à l'objet dans son interaction avec le reste du monde. Heisenberg conclut : «Les concepts *a priori* que Kant considérait comme une vérité indéniable ne sont plus contenus dans le système scientifique de la physique moderne»⁵⁰. Néanmoins, les concepts classiques d'espace, de temps, de causalité restent valables pour mener une expérience conduisant à l'observation d'un phénomène quantique, mais en sachant qu'ils ont une portée limitée : «les jugements synthétiques *a priori* ont donc le caractère d'une vérité relative»⁵¹.

Heisenberg explicite sa posture philosophique, que l'on peut qualifier d'idéaliste, de la façon suivante :

La conception de la réalité objective des particules élémentaires s'est donc étrangement dissoute, non pas dans le brouillard d'une nouvelle conception de la réalité obscure ou mal comprise, mais dans la clarté transparente d'une mathématique qui

⁴⁷ Voir *La nature dans la physique contemporaine*, op. cit., *Physique et philosophie*, op. cit., et *La partie et le tout*, Paris, Albin, Michel, 1972.

⁴⁸ W. HEISENBERG, *Physique et philosophie*, op. cit., p. 100.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 101.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 103.

⁵¹ *Ibid.*, p. 104.

ne représente plus le comportement de la particule élémentaire mais la connaissance que nous en possédons.⁵²

On voit que, même si Heisenberg rejette les *a priori* de Kant au nom des résultats de la mécanique quantique, il le rejoint là où Widmer voit une conjonction dans la disjonction chez Kant, la limite de la raison : «On ne pourra jamais parvenir par la raison à une vérité absolue»⁵³.

À la question que Wolfgang Pauli lui posait : «Crois-tu en un Dieu personnel ?», Heisenberg a répondu, un peu à la manière d'Einstein :

Puis-je formuler différemment la question que tu viens de me poser ? [...] Peux-tu communiquer aussi directement avec l'ordre central des choses ou des phénomènes – ordre dont l'existence n'est pas douteuse – que l'on communique, éventuellement, avec l'âme d'un autre être humain ? [...] Si ta question est reformulée ainsi, je réponds : oui.⁵⁴

Malgré l'impossibilité d'une connaissance absolue et objective de la nature, le scientifique éprouve une forme de communion avec le réel lorsqu'il en saisit quelque chose dans son intimité. Heisenberg raconte l'émotion qu'il a éprouvée quand, une nuit, lors d'un séjour au Danemark chez Nils Bohr, il mit au point la mécanique quantique (la mécanique matricielle) :

Au premier moment, cela me remplit d'une profonde angoisse. J'avais l'impression qu'il m'était donné de regarder, à travers la surface des processus atomiques, un phénomène plus profond, d'une étrange beauté intérieure ; et j'avais presque le vertige en pensant qu'il me fallait maintenant étudier cette foule de structures mathématiques que la nature avait étalées sous mes yeux. [...] Je quittai donc la maison, alors que l'aube commençait à poindre, et me rendis à la pointe sud du haut pays, là où un rocher solitaire en forme de tour, faisant saillie en direction de la mer, avait éveillé en moi depuis longtemps l'envie d'une escalade. Je parvins à son sommet sans difficulté majeure, et j'y attendis le lever du soleil.⁵⁵

L'émotion pointe dans ce récit de découverte scientifique qui s'exprime, étonnamment, en termes de révélation.

Anecdote personnelle

À ce stade, je désire rapporter une anecdote personnelle. J'ai eu le privilège d'étudier la physique à Genève avec de grands professeurs, Joseph-Marie Jauch, Martin Peter et notamment Ernest C. G. Stueckelberg von Breidenbach, l'un des plus grands physiciens du XX^e siècle et dont beaucoup ont estimé qu'il aurait dû recevoir le prix Nobel. Un jour, au début d'un cours de physique

⁵² W. HEISENBERG, *La nature dans la physique contemporaine*, op. cit., p. 18.

⁵³ W. HEISENBERG, *Physique et philosophie*, op. cit., p. 106.

⁵⁴ W. HEISENBERG, *La partie et le tout*, op. cit., p. 292.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 92.

théorique, ce dernier s'est mis à écrire au tableau noir une phrase en grec, un verset biblique : «[...] jusqu'à ce que nous parvenions tous ensemble à l'unité dans la foi et dans la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'adultes, à la taille du Christ dans sa plénitude» (Ep 4,13). Et il avait ajouté : «vous pouvez supprimer cette référence, mon cours sera toujours de la bonne physique, mais pour moi il n'aura plus de valeur». Puis il s'est mis à couvrir le tableau noir de formules mathématiques.

De grands physiciens du XX^e siècle, pour lesquels la disjonction entre démarche scientifique d'une part, et démarche philosophique et/ou théologique d'autre part, était claire, ont éprouvé une forme de conjonction dans leur propre personne, au sens où une attitude n'excluait pas l'autre. Gabriel Widmer ne manque pas de développer cet aspect.

3. La conjonction du «sujet épistémique» et du «sujet croyant»

Explicitement cet aspect de conjonction est d'importance pour Gabriel Widmer, puisque, comme nous venons de le montrer sur différents exemples, c'est dans le sujet que peut se vivre effectivement une conjonction. Le sujet épistémique (le savant) et le sujet croyant sont tous deux des sujets connaissant *et pensant*, qui relèvent de deux ordres et diffèrent du sujet personnel fait de ses singularités. Mais cette double appartenance n'est pas contradictoire si l'on tient compte de la spécificité en jeu à chaque fois. La constitution du sujet épistémique correspond à celle du monde scientifique, qui construit une objectivité libérée du sens commun, de l'affectivité ou de la personnalité des savants, des opinions politiques ou philosophiques. Sa construction passe par l'apprentissage des langages, méthodes, instrumentations et contrôles propres à la démarche scientifique. Le sujet croyant ne dispose pas d'une logique surnaturelle ou d'une épistémologie divine, mais des règles de la logique et de la méthodologie propres à l'analyse des textes et des discours théologiques pour appréhender ce qu'il reçoit comme révélation. Il s'engage par un acte de foi, en s'incorporant, ici, à la communauté de ceux qui, justifiés par le Christ, se considèrent en voie de renouvellement par l'Esprit Saint. Il se constitue en se décentrant de lui-même et des vaines manières de vivre du «vieil homme», avec ses prétentions à l'autojustification, et en se centrant sur le Christ pour devenir par l'Esprit un «nouvel homme». Or, ici, *dire*, c'est *faire*. Gabriel Widmer conclut en disant que le sujet croyant comme le sujet épistémique déconstruit le sujet personnel dans sa subjectivité pour lui substituer une nouvelle figure, qui se réalisera dans l'*eschaton* par l'*homme nouveau*. Il va jusqu'à écrire :

Comme la physique quantique inaugure de nouveaux modèles de l'image du monde, on pourrait supposer que la théologie moderne instaure de nouvelles figures de l'image du Royaume; toutes deux, chacune dans l'horizon de leur visée respective, contribueraient à cette déconstruction de la subjectivité [...].⁵⁶

⁵⁶ G. WIDMER, *Esprit scientifique et démarche théologique*, op. cit., p. 113.

4. Spécificité des démarches théologique et scientifique

Pour saisir les conjonctions, Gabriel Widmer a aussi dû préciser la spécificité de la recherche dans les sciences et la théologie⁵⁷. La recherche scientifique se manifeste dans sa liberté à l'égard du sens commun et des idées innées, et dans l'élaboration d'une théorie sans préjuger de la nature de la réalité. Elle s'effectue en essayant de ne pas être redevable de principes généraux fournis par les philosophes ou les théologiens, bien que les scientifiques aient nécessairement des présupposés philosophiques qui peuvent être tour à tour stimulants et bloquants. Son autonomie se marque aussi par l'invention d'un langage propre, le langage mathématique en physique et en chimie, qui permet de dé-substantialiser l'objet et le rend indépendant du sujet connaissant. L'objectivité de la recherche scientifique devient alors le garant d'une éthique d'honnêteté et de responsabilité.

La recherche théologique chrétienne (à ne pas confondre avec l'expérience religieuse) cherche à répondre au pourquoi et au pour quoi de la création, du mal, du salut, du Royaume de Dieu, etc. Elle s'effectue dans une double allégeance : celle de la révélation historique des événements fondateurs et de la Parole instauratrice de la foi, d'une part, celle du recours aux sciences humaines, d'autre part, mais comme ingrédients secondaires en vue de l'explicitation et de la célébration de la Parole et des événements fondateurs. Elle est composite de par cette double allégeance et de par son exigence d'actualisation. Mais elle doit préserver le mystère de Dieu qui se donne par des signes, comme l'Invisible dans le visible. Qui se dévoile en se voilant. La responsabilité du théologien est d'interpréter les signes en visant un horizon au-delà des signes. En conséquence, le discours théologique ne correspond jamais pleinement à la réalité visée : il est de ce monde, culturel, elle n'en est pas. Celle-ci n'est ni donnée empiriquement, ni construite rationnellement.

Le langage théologique est composite, c'est un langage d'attestation et d'explicitation, et c'est un langage performatif (celui de la foi du croyant) et constatatif lié à des événements, d'où l'importance du récit et de l'interprétation. Il s'agit d'un langage spécifique adapté aux langages narratif, kérygmatisque et dogmatique pour rendre compte de l'événement de la révélation : un langage figuratif, usant de métaphores et de symboles. Comme celui, mathématique, des sciences, il tend à *dés-substantialiser* son objet. Il est iconoclaste, il dédivinise les représentations des interventions de Dieu et de sa révélation, comme s'y emploie déjà le premier chapitre de la Bible, le récit de la création. Une conjonction des langages scientifique et théologique apparaît, pour Gabriel Widmer, dans le fait que tous deux désabsolutisent la raison et la foi.

⁵⁷ Pour ce qui suit, cf. *ibid.*, p. 104-110.

Gabriel Widmer souligne que cette transformation de la théologie s'est opérée grâce aux résultats de la critique du langage théologique, à la prise de conscience des possibilités et limites de l'expérience religieuse, aux développements des sciences de la nature et des sciences humaines, aux méthodes historico-critiques, à la déconstruction des grands systèmes philosophiques enclenchés avec l'*Aufklärung*. Une nouvelle conjonction se fait jour :

Comme la transition entre la physique classique et la physique quantique, le passage de la théologie classique à la théologie moderne et contemporaine appartient [...] au même mouvement de *déstabilisation* qui s'empare de la conscience européenne dès le moment où elle devient consciente de l'irréversibilité de l'histoire et [...] de la puissance «créatrice» de l'action.⁵⁸

Pour Gabriel Widmer, la théologie, consciemment ou non, a été influencée par l'évolution de la physique, comme par celle de la pensée contemporaine. Réciproquement, la conception biblique d'une création distincte de son Créateur, affranchie d'une approche magique de la nature, a permis un développement autonome des sciences. Parallèlement, la confiance qu'un lien existe entre la création et son auteur a conduit à l'idée d'un monde créé de façon ordonnée, voire rationnelle, de telle sorte qu'il a pu être pensé rationnellement et expliqué par des lois mathématiques.

5. Conclusion

La double hypothèse de Gabriel Widmer et Martin Peter, posée comme idée directrice pour le dialogue entrepris entre théologiens et physiciens – le refus du concordisme et du séparatisme d'une part, et la quête d'une conjonction dans la disjonction en théologie et physique d'autre part – a-t-elle trouvé confirmation au terme de ce parcours ?

Leur dialogue est parti de la conviction qu'une traversée de l'histoire de leur discipline à chacun et de leurs interactions, avec la médiation de la philosophie, était nécessaire pour prendre conscience des évolutions respectives et des conjonctions possibles. Ce parcours historique a montré une disjonction qui s'est clarifiée au gré des mises en question apportées par l'émergence de nouvelles théories physiques et par l'usage de l'approche critique des textes bibliques en théologie, et des conjonctions qui ont toujours existé, tant au plan d'une articulation d'ordres différents qu'au plan d'analogies dans leurs crises respectives.

En cherchant à définir ce modèle, les responsables du projet «Esprit scientifique et démarche théologique» ont appris à en discerner quelques variables et à en repérer l'invariant : les références à la doctrine de la Providence chez Calvin, aux présupposés non scientifiques de la force de gravitation et de ses lois chez Newton, et à

⁵⁸ *Ibid.*, p. 110.

l'analyse du *Vernunftglaube* chez Kant, n'ont été légitimes que parce la disjonction entre théologie et sciences était préalablement reconnue.⁵⁹

Dans un article de 1992, Gabriel Widmer reconnaît que les conjonctions entre sciences et théologie, même analogiques, doivent rester prudentes. Certaines extrapolations qui mettraient en comparaison des concepts physiques et théologiques, comme l'indéterminisme de la mécanique quantique et la liberté divine, ne sont pas acceptables. Car «il y a entre le "physique" et le "théologique", non seulement des ordres de grandeur incomparables mais des ordres de perfection irréductibles entre eux»⁶⁰.

Gabriel Widmer fut un théologien et philosophe de grande envergure ; il a pris au sérieux les questions posées par la nouvelle physique en y apportant une réflexion originale. Il savait écouter et valoriser la pensée de l'autre. Il l'a fait en l'occurrence en donnant à des théologiens et à des physiciens la possibilité de se rencontrer et de chercher ensemble à comprendre leurs démarches. Nous lui en sommes très reconnaissant.

⁵⁹ G. WIDMER, M. PETER, «Une démarche réformée dans le dialogue entre théologiens et physiciens», *op. cit.*, p. 405 *sq.*

⁶⁰ G. WIDMER, «La nouvelle alliance», *Bulletin du Centre protestant d'études* 44/2 (G. WIDMER, C. WASSERMANN [éds], «Révolutions dans les sciences, vers de nouveaux horizons»), Genève, 1992, p. 10.